

## COURS INFÉRIEUR.

## L'OISEAU TOMBÉ DU NID.

Le petit Pierre a trouvé dans le jardin un petit oiseau qui était tombé du nid ; il avait déjà des plumes, mais il ne pouvait pas encore s'en servir pour voler. Le petit Pierre, au lieu de le remettre dans le nid, bâti tout près de là dans un buisson, l'emporta dans sa main et le donna à Jean, son camarade. Jean le plaça dans une boîte, en disant qu'il l'éleverait et l'apprivoiserait. Le premier jour, il lui donna du pain et du lait, mais le pauvre petit ne savait pas encore manger tout seul, il ne put que se débattre en appelant sa mère ; le lendemain il était bien faible et bien épuisé des efforts qu'il avait faits pour sortir de sa prison ; le surlendemain il était mort de faim et de douleur.

Comment un enfant peut-il être si cruel que de laisser périr ainsi de misère un pauvre petit oiseau qui ne lui fait aucun mal !

*Adjectifs.* Petit — Dire le mot contraire à petit. — Grand.  
Premier. — Quel est le mot contraire ? — Dernier.

Faible. — Le mot contraire. — Fort.

Cruel. — Le mot contraire. — Humain, bon.

Phrases à faire avec les adjectifs et les noms Pierre, Jean, oiseau, nid, boîte.

Pierre est cruel, l'oiseau est faible, le nid est petit, etc.  
Mettre au féminin les adjectifs masculins.

P.

## LECTURE POUR TOUS.

## SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE.

PARIS, 18...

Dimanche ! quel jour triste ! quelles longues heures monotones et pesantes ! Nous voilà revenues des vêpres ; il pleut, il fait froid, les élèves ne peuvent jouer ni dans les cours ni dans le jardin ; elles sont rassemblées dans la classe, groupées suivant l'âge et les caractères : les unes riant avec simplicité ; les autres échangeant à demi-voix ces confidences de quinze ans, qui, à dix-huit, paraissent si naïves ; turbulentes pour la plupart, insolentes, moqueuses presque toutes. Que je me sens mal à l'aise sous leurs regards curieux ! Je baisse la tête, j'écris ; une timidité pénible glace, paralyse ma voix lorsque je veux leur imposer silence... Elles s'en aperçoivent, je crois... elles rient... je suis au supplice... Et pourquoi ? Je suis une jeune fille comme elles ; à peine quelques années de plus m'ont-elles donné sur ces enfants le droit d'aïnesse ; je suis leur égale pour la naissance, car la plupart d'entre elles sont nées, comme moi, dans la région moyenne de la société ; je leur suis supérieure par l'instruction ; on m'a confié sur elles un droit d'autorité, et c'est moi qui les crains ! c'est moi qui redoute les regards moqueurs, les mots dénigrants de ces petites filles ! Pourquoi ? Ah ! je le sais... je suis pauvre... mon existence dépend de mon emploi, elles le devinent, et c'est ce qui me rend si timide devant elles... C'est une lâcheté de mon cœur... je rougis de la position où Dieu m'a placée, de la pauvreté et du travail, ah ! c'est honteux !... Je ferai un effort sur moi-même, je me surmonterai, j'accepterai de bon cœur ce que Dieu veut, ce qu'il a choisi pour moi, cette vie d'isolement et de labeur... Mais l'isolement, c'est là ce qui me pèse plus que

tout le reste. Je suis toute seule ici, seule dans cette maison, seule dans ce vaste Paris ; personne ne me connaît, personne ne m'aime, personne ne pense à moi. Pour madame Delacroix, la directrice de la maison, je suis la maîtresse de la première classe ; pour les élèves, je suis mademoiselle tout court, je ne suis Julie pour personne. Celles qui aiment la pauvre Julie sont bien loin, ma mère et ma sœur ! Que font-elles en ce moment ? Que nos soirées du dimanche étaient douces ! L'été nous nous promenions au bord de la Loire ; mon père (car nous étions quatre alors) donnait le bras à maman, Léonide et moi nous les suivions ; on causait doucement ; on admirait les doux paysages de ma chère Touraine ; on jouissait du ciel, de l'air pur, du frémissement du vent dans le feuillage, des murmures de l'eau, et du soleil couchant, illuminant, dans sa royale splendeur, jusqu'aux vitres des pauvres chaumières. On rentrait ; le souper joyeux nous rassemblait autour de la table de famille, et après la prière, on allait se coucher, fatigués parfois, mais si contents et si paisibles !... L'hiver, on lisait, on causait, on jouait autour du foyer. Quo de bons livres, que de récits du passé sont venus là embellir notre mémoire ! que de témoignages de tendresse y ont enlevé et réchauffé nos cœurs ! O chère maison paternelle, déserte aujourd'hui ! foyer où personne de nous ne s'assiéra plus ! asile d'une famille dispersée, passé en d'autres mains, que je voudrais vous revoir et reposer une nuit encore sous ce toit où j'ai vu se lever tant de jours sereins ! Jamais ! jamais plus ! Mon pauvre père est mort ; ma mère a dû quitter la maison chérie, trop grande désormais ; elle habite seule une pauvre demeure où je voudrais être avec elle ; Léonide est mariée, et a suivi son mari dans le bourg où le fixe sa profession de médecin, et moi, je suis venue à Paris, où l'on m'avait trouvé une place de sous-maîtresse : j'ai quitté ma mère, je suis chez des étrangers parce qu'il faut vivre ! Oh ! le triste mot et la dure destinée !... Encore, si je subissais seule mon isolement ! mais non ; privée d'amitié, de sympathie, plus seule de cœur que je ne le serais au fond d'un bois, je ne puis goûter la solitude... Elles sont toujours là, ces enfants légères et rieuses... elles épient mes larmes... et le sommeil même n'est plus un repos, puisqu'il faut dormir au milieu d'elles. Oh ! une heure de paix, de liberté, de solitude ! un mot d'affection, un baiser de ma mère et de ma sœur, serait-ce assez payer ces biens que de les acheter par des années de vie ?...

MARDI, 18...

J'ai relu ce que j'ai écrit l'autre jour au milieu de mes larmes et de ma tristesse, et j'en suis mécontente. Il y a de l'orgueil et de l'impatience là-dedans, de la faiblesse, par conséquent... Je suis seule, je suis pauvre et je dois travailler, Dieu le veut ainsi ; et pourquoi pas ? D'autres créatures qui valent mieux que moi n'ont-elles pas une pire destinée ? Allons ! sachons-nous faire à notre vie ! Je voudrais pouvoir aimer ces enfants qui m'entourent et ne plus les regarder d'un œil hostile ; elles sont jolies ; elles sont bonnes, sans doute ; diamants dans la gangue, qu'une main habile saurait polir... Peut-être à force de soins, de vigilance sur moi-même, parviendrai je un jour à leur faire du bien : c'est là ma tâche ici-bas, pourquoi en rougir ? Elever des enfants pour Dieu et pour la famille, et, par un travail assidu, doré de quelque aisance la vieillesse de ma mère, n'est-ce pas un noble but de ma vie ? Courage, Julie !

SAMEDI, 18...

Non, elles ne sont pas bonnes, ces enfants ? Les petites filles sont gentilles et gracieuses, mais les grandes sont remplies d'une vanité qui les rend impertinentes et